

# Le mulet de grand-papa

Autor(en): **Rey, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **28 (2000)**

Heft 111

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-244259>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

(Tiré du livre : "CES HISTOIRES QUI MEURENT"  
Contes et légendes du Valais.

---

## Le mulet de grand-papa

Mon grand-père maternel avait un grand train de campagne, avec un mulet, un domestique, une servante. A la fin de l'automne, il montait à Chermignon; cette année-là il avait laissé la servante aux Condémines, donc plus bas; ils avaient besoin du mulet pour aller chercher le bois, pour leurs divers travaux et tous les matins le mulet était fatigué, il n'en pouvait plus. Alors ils se sont demandé:

- Mais qu'est-ce qui peut bien se passer?

Ils lui ont donné à manger du foin bénit, ça n'a rien valu; un autre soir ils lui ont mis un chapelet, le lendemain le chapelet était cassé par terre, ça n'avait rien valu.

- L'esprit follet, qu'on a dit, c'est les esprits follets qui viennent!

Ils lui ont mis un scapulaire, le scapulaire a aussi été déchiré, par terre; ils ne savaient plus à quels saints se résoudre. Pour finir ils lui ont mis un rosaire et ils se sont dit:

- Alors le rosaire, ça, ça va être sûr.

Rien à faire, le rosaire le lendemain était par terre!

Un soir grand-papa a été réveillé pendant la nuit, sans savoir pourquoi, peut-être un rayon de lune ou n'importe. C'était vers les trois heures du matin, il s'est dit:

- Tiens, je vais descendre voir à l'écurie, voir le mulet qu'est-ce qu'il fait.

Il est arrivé à l'écurie, pas de mulet, il s'est dit:

- Tiens, tiens, pas de mulet...

Et il est resté là à se demander qu'est-ce qui pouvait bien se passer, et pendant qu'il réfléchissait, il a entendu:

- Tatic tatic, tatic tatic.

Le bruit d'un mulet qui monte un chemin de montagne, et... le domestique est descendu du mulet et il est venu tranquillement dans l'écurie, a attaché le mulet; il n'a pas

vu le grand-père et il s'apprêtait à sortir quand le grand-père s'est découvert. Le pauvre a été tout surpris, ils se sont regardés et ils ont ri tous les deux parce qu'ils avaient tous les deux compris: le domestique descendait le soir fréquenter la servante, qu'il a mariée par la suite, et le matin il remontait tranquillement sur le dos du mulet, parce qu'il y avait un bout de chemin et c'est comme ça que le mulet était fatigué le matin! mais grand-père ne lui en a pas voulu, ils ont fait un bon rire.

Alfred REY, Sierre

## Ce n'était qu'un journal

Au mois de janvier, en 1937, la première année où j'enseignais, il y avait un retour de mission à Plan-Conthey. Lundi, mardi, Joseph, mon collègue, était resté avec moi. A ce moment-là j'étais peureux, je n'osais pas sortir la nuit. Le mercredi, Joseph avait la chorale, j'ai été seul écouter le missionnaire. Il a prêché sur la mort, un sermon vraiment réaliste.

Le temps était très maussade, triste, lugubre; c'était ces redoux du mois de janvier, il pleuvait, le vent soufflait dans les sarments. Je suis remonté. Je suis arrivé à la cure de Saint-Séverin où il n'y avait qu'une loupiote. Après la cure, le chemin monte tout droit vers la vigne à Pépé, et il y a deux cimetières superposés comme les vignes, et entre les deux cimetières j'ai vu un immense fantôme blanc, qui branlait des ailes! Je suis resté bloqué. Je me suis senti «mare nu» comme disaient les anciens, j'avais une telle frousse que je me sentais nu comme un ver! J'ai avancé encore un bout, j'hésitais, je voyais mieux, j'ai avancé encore, j'ai avancé encore, j'ai pris un caillou. J'y suis allé résolument, je suis arrivé à un mètre, je l'ai empoigné, oui, je l'ai empoigné, c'était un journal qui était pris dans un immense rosier...

Louis BERTHOUSOZ, Conthey